

J'ai pas la télé mais j'aime Arte

Yves Rousseau

Number 81, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23466ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (1996). J'ai pas la télé mais j'aime Arte. *24 images*, (81), 30–31.

J'AI PAS LA TÉLÉ MAIS J'AIME ARTE

PAR YVES ROUSSEAU

Neuf mois sans téléviseur à la maison. Déjà trois mois de passés et l'exercice est on ne peut plus profitable. Comme lorsque j'essaie d'arrêter de fumer, c'est la deuxième semaine qui est difficile, ce moment situé après l'enthousiasme des premiers jours et avant que j'aie tissé un nouveau réseau d'activités substitutives. On peut appeler ça une cure de désintoxication, un pari, un défi à la logique, presque un suicide professionnel pour un chroniqueur de télé.

Pourtant je ne me sens ni déphasé ni paria dans mon statut ultraminoritaire: moins de 2% de la population des pays industrialisés vit sans téléviseur, ce qui donne presque 99% de voix à la petite fenêtre, un score électoral digne des plébiscites des plus grands dictateurs. Il faudrait dégonfler cette idée reçue de la télé comme facteur incontournable de structuration sociale, de tissage d'un commun dénominateur entre les gens, d'autant plus que le déclin de la télévision généraliste au profit des chaînes spécialisées risque d'accentuer le cloisonnement de chacun dans son petit univers privé.

Mais ne pas avoir de téléviseur n'implique pas que je ne la regarde jamais et que je détourne pudiquement mon regard si par hasard j'en vois une qui est allumée. Ce qui serait une réaction absurde, puritaine et un brin masochiste, un peu comme ces hommes qui n'osent plus regarder une femme de peur d'être soupçonnés de harcèlement.

Un peu comme le cinéma, la télé est devenue un prétexte de sortie, et c'est chez les autres que

je vais regarder la télé des autres, c'est-à-dire la télé française. Je n'ai évidemment pas ici l'espace nécessaire pour un survol exhaustif du PAF (paysage audiovisuel français) mais globalement, ce qui saute aux yeux du chroniqueur québécois, c'est la prépondérance de la séduction, du charme, du flirt, de la drague, de la nudité, de la sensualité, bref le règne de tout ce qui devrait conduire à l'acte sexuel; et ce à toutes les chaînes, à toute heure et bien sûr à des degrés divers, du plus raffiné au plus grossier. En ce sens, le cul est à la télé française ce que la violence est à la télé américaine. Quant à la télé québécoise, elle n'est pas sur ce point à mi-chemin entre les deux puisqu'elle n'est pas très violente et encore moins sexy. La société distincte, quoi!

On retrouve en France six chaînes hertziennes et une vingtaine d'autres accessibles par câble et/ou satellite. Afin de nous situer, faisons quelques comparaisons qui peuvent sembler banales au lecteur averti mais qui donnent une idée de la répartition de l'audience et de la personnalité générale de ces chaînes:

- TF1 (privée) C'est un peu le TM des Français, en plus vulgaire et avec de gros moyens. Domine le PAF avec 37,3% du marché mais en baisse par rapport à 1994 (39,5%)
- France 2 (publique) La SRC locale, très inégale; parfois sublime parfois triviale, on voit ses locomotives au Québec sur TV5 (*Bas les masques, Ça se discute*, etc.) 23,5%, en baisse de 1,2% par rapport à 1994.
- France 3 (publique) Radio... pardon... Télé-Québec¹ en

mieux, bons moyens, tente de réconcilier intellectualisme et grand public. La seule chaîne généraliste en progression par rapport à 1994 (17,7% contre 15,7).

- M6 (privée) La plus américanisée, la plus sensationnaliste, celle qui ratisse le plus bas. C'est TQS avec en prime sexe et violence. (11,5%, stable).
- La Cinquième (publique). Mélange de PBS, Canal D et Télé-Québec assaisonné à l'esprit français. Présente une émission sublime, *Arrêt sur image*, animée par le critique télé du *Monde* qui analyse les médias. Il faudrait revenir sur cette émission (audimat infime, moins de 3%).
- Arte (publique) Cohabite sur la même fréquence que La Cinquième à partir de 19 heures jusqu'à tard dans la nuit. Chaîne culturelle franco-allemande. Pas de pub, films en V.O., cadrage respecté et auditoire autour de 3%. Souvent taxée de télé «chiant» par les démagogues populistes, elle promet pour 1996 une programmation «plus accessible».

On aura compris que c'est pour Arte que je suis parfois tenté par l'achat de la boîte à images. Tant que je pourrai de temps à autre squatter la télé de quelques copains, ça ira. Je me retiens aussi en mesurant la quantité de temps que je passerais sur Arte car il est rare qu'une soirée ne présente pas quelque film japonais des années 60, documentaire brésilien, cinéma d'auteur, débat de haut niveau ou film «invisible» sur lequel je lis des trucs dithyrambiques depuis des années. Il y

a bien quelques téléfilms allemands chargés de culpabilité post-nazie qui déparent un peu la programmation, mais le niveau moyen est excellent.

Les «Soirées thématiques» sont parmi ce qui peut se faire de mieux en matière de traitement d'un sujet à la télé. Ce sont des émissions composites autour d'une idée qui intègre différents apports : film de fiction (classique ou récent, parfois même produit spécifiquement pour l'émission), documentaire et reportage, pubs, entrevues, débats, archives, photos, musique, danse, animation, etc. L'ensemble peut durer plus de quatre heures et se consommer en totalité ou en partie car l'horaire télé nous offre les heures précises de présentation de chaque segment, qui sont suffisamment autonomes les uns par rapport aux autres. Il y a trois «Soirées thématiques» par semaine.

Voici deux exemples significatifs de ce concept d'émission. La première sur le luxe, présentée peu avant Noël, commençait par *The Philadelphia Story* en V.O. sous-titrée, qui réunit Cary Grant, Katharine Hepburn et Jimmy Stewart sous la férule experte de George Cukor. Un pur délice de comédie au rythme endiablé, qui se moque gentiment des riches, des tabloïds à sensation et fait une apologie du champagne. À voir ne serait-ce que pour bien mesurer la décadence du cinéma hollywoodien contemporain qui n'en a plus que pour le boum-boum et le politiquement correct, où les méchants fument des cigaretttes et boivent de l'alcool, vous vous rendez compte? N'empêche que ces mégaproductions à plus de

100 millions de dollars sont une forme contemporaine du luxe que peut se permettre notre société. Il n'y a jamais eu une civilisation ou société humaine qui ne gaspille une part importante de ses ressources (G. Bataille). Suivait un débat sur le luxe (un peu fade après le Cukor malgré la pertinence des interventions).

La soirée a redémarré avec un documentaire réalisé par l'essayiste et écrivain allemand Hans Magnus Eisensberger (qui a écrit un texte remarquable sur la télé il y a quelques années) dont le montage diaboliquement efficace mettait en parallèle diverses manifestations de l'étalage du luxe, parfois là où on l'attendait le moins comme la cathédrale d'Abidjan, véritable monument pharaonique entièrement climatisé, érigé dans un des pays les plus pauvres de la planète. Autre montage parallèle intéressant: les plans alternés du cortège du mariage de Lady Di et du défilé du 200^e anniversaire de la Révolution française. Ensuite des top models défilaient intercalés entre des plans de paons et de papillons, animaux plus reconnus pour leur plumage que leur ramage, le tout sur le *Boléro* de Ravel.

Contrairement à la plupart des «documentaires» présentés à notre Canal D (il faut entendre les narrations aberrantes et le ton ému de la présentatrice de *Têtes d'affiche*), qui tombent dans le panneau de la mythification/starification et de la fascination béate, Arte vise à démystifier par le biais d'un commentaire souvent décapant qui s'adresse à l'intelligence du spectateur. Par exemple, on dépasse la conception primaire du luxe, ce qu'il est en apparence (caprice de riches) pour démontrer que le luxe est là pour exprimer et asseoir un pouvoir avec exemples à l'appui, de Versailles à Saint-Pétersbourg. Que le luxe est l'adversaire acharné d'une égalité quelconque et qu'une des retombées de la technologie réside dans le luxe de pouvoir gérer son temps grâce au télétravail.

Autre «Soirée thématique» passionnante sur Arte : *Les con-*



tes de la séduction, où la productrice a commandé six films coquins d'une trentaine de minutes chacun à six cinéastes, trois Américains (Bob Rafelson, Susan Seidelman et Melvin Van Peebles), un Polonais (Janusz Majewski), une Italienne (Cinzia Torrini) et un Indien (Mani Kaul), qui a tourné rien de moins que la première scène de nu intégral de l'histoire d'une cinématographie qui produit plus de 600 films par an.

Trait commun à presque tous les films: l'utilisation de l'eau. Après tout, pourquoi pas? Il me semble que mes premiers émois cinématographiques spécifiquement sexuels me sont venus vers douze ans en voyant l'actrice de *Creature From Black Lagoon* se faire chatouiller par le monstre au cours d'une baignade.

Mais trêve d'autobiographie, *Wet*, le film de Rafelson (le meilleur des trois américains) se passe dans une baignoire de démonstration, après la fermeture du magasin, quand une cliente particulièrement difficile (une Noire sculpturale) demande à essayer l'article en question et y entraîne le vendeur, un petit Blanc un peu

coincé. La jolie paysanne du film polonais, bien meilleur que son titre (*Initiation d'une vierge*) y va d'une baignade-hommage à Hedy Lamarr, et le film indien, *La porte des nuages*, un film étonnant et magnifique, présente une séquence en caméra sous-marine d'une piscine remplie de jeunes beautés indiennes sans maillot, svp.

Les films américains sont les moins bons, allez savoir pourquoi, est-ce l'influence du sida? De Hollywood, qui considère la sexualité non pas comme un plaisir mais comme un mal absolu lorsqu'elle n'est pas évacuée carrément du scénario? Le film de Seidelman passe en revue tous les clichés du film-indépendant-de-fille avec quelques bons gags (mais il est un peu triste que la partie la plus réussie d'un film prétendu érotique soit sa partie comique). Quand au film de Van Peebles, *Vroom Vroom!*, après un début prometteur, il s'enlise dans les effets spéciaux de «morphing», qu'il recycle sans vergogne. De plus il filme le coït comme un work-out sur une musique dont les paroles ressassent «Come to Mama!»

Enfin, pas de danger que ces films passent à la télé américaine non câblée. La partie débat de l'émission était curieuse car on y avait invité la comédienne Nathalie Baye, femme intelligente mais plutôt a-érotique, ainsi que la sociologue américaine Shere Hite, qui a poursuivi sa laborieuse croisade pour raviver le désir et qui a inversé les rôles en questionnant l'animateur sur sa sexualité. Ce qui ne m'a pas empêché de faire de beaux rêves grâce à Arte. ■

1. Depuis le référendum, les seules informations concernant le Québec que j'ai pu obtenir dans les médias français concernent la télévision. C'est ainsi que j'ai appris que Radio-Québec n'a pas survécu longtemps à son défunt président et que la SRC allait faire des coupures profondes. S'il est vrai qu'il existe encore beaucoup de planques dans notre télévision publique, surtout – mais pas uniquement – dans le secteur administratif, l'expérience démontre que ce ne seront pas les bonnes têtes qui vont tomber si on procède selon les deux méthodes habituelles: gestion patronale ou ancienneté syndicale, qui sont deux logiques aveugles incapables de tenir compte des mérites individuels.